

Camille Delthil

Angélique, Poème parisien
(1869)

Silhouettes provinciales
(1861)

Rééditions

Note,

Camille Delthil (Moissac, 1834 – Paris, 1902)

La mort à Paris de Delthil pourrait laisser croire que l'éternel provincial s'est enfin laissé tenter par la vie de la capitale. Il n'en est rien. Tout nouveau sénateur, c'est cette fonction qui l'écarte de sa chère ville de Moissac juste au moment où son cœur lâche ! Un peu comme si le destin avait tenu à rappeler les contradictions profondes qui ont habité Camille Delthil et que nous retrouvons avec les deux textes ici réédités, des écrits de jeunesse qui établissent un lien étrange avec Paris.

Plutôt qu'un choix représentant le meilleur Delthil cette publication donne à voir les douleurs qui durent habiter ce personnage.

Jean Depaule¹ nous indique :

« Delthil a souvent cherché son originalité sans la découvrir, parce qu'il la cherchait obstinément où elle n'était pas ; et cela lui a fait commettre quelques erreurs esthétiques. »

Les silhouettes provinciales sont peut-être la pire des erreurs esthétiques puisque Jean Depaule n'en dit rien dans son étude. Sauf que les trois personnages dont Delthil fait la satire sont les trois personnages au cœur de sa vie : sa passion pour les femmes, le journalisme et la poésie !

Delthil est traversé par les contradictions suivantes : religieux il devient libre-penseur ; provincial affiché il admire tout de même Paris ; sous influence littéraire il écrit en fait sous

¹ UN POETE PARNASSIEN : Camille DELTHIL ; Jean Depaule, Revue des Pyrénées 1911

influence de la vie. Des contradictions qui pourraient se résumer ainsi : le français (langue de son art) contre l'occitan (langue de sa vie). L'optimisme avec le français, le pessimisme avec l'occitan qu'il voit mourir.

Voici une contradiction bien présentée par Jean Depaule :
« Les appels des cloches et les chants accompagnés par les sons harmonieux de l'orgue, que le poète avait entendus si souvent autrefois dans la maison de l'abbaye, avaient fait éclore en son être le sentiment religieux. Vinrent ensuite les années de collège, l'enseignement rationaliste par les professeurs et par les livres. Ce que le cœur disait tout bas d'accepter, l'esprit maintenant le rejetait au nom de la raison. Il y eut, sans doute, pour le jeune homme, des moments de crise douloureuse. »²

Pour résoudre ces contradictions qui risquent de le bloquer voici comment il opère :

« C'est pourquoi Delthil, philosophe idéaliste, poursuivra le Vrai, le Beau et le Bien dans les institutions destinées à régir les hommes. Est-il rien de plus idéalement vrai, rien de plus beau, rien de meilleur que la devise : Liberté, Egalité, Fraternité ? Ainsi, Delthil sera démocrate et républicain. »³

La juxtaposition des deux textes est une démonstration de cette double vie qui a fait, le modeste Delthil. D'un côté, il raille les poètes de province sans se douter peut-être qu'il en deviendra un, et de l'autre, presque au même moment, il se plaint d'un pays qui méprise ses poètes ! C'est sans doute qu'il y avait poètes... et poètes.

Jean-Paul Damaggio

² idem

³ idem

Angélique

poème - pensées

Éditeur : Hetzel (Paris)
Date d'édition : 1869

A mon ami VICTORIN CHABRIÉ

En vérité, pour peu qu'on laissât faire certains amateurs d'ostracisme, il ne serait pas étonnant de voir bientôt les poètes chassés de nos démocraties, non point couronnés de fleurs ainsi que le voulait jadis le divin Platon, mais plutôt couverts de risées et le front cerclé d'épines.

Déjà, bon nombre de braves gens attroupés sous les pennons d'un réalisme barbare, affirment, un sourire épais sur les lèvres, que le travailleur et l'amuseur ont seuls le droit de vivre dans une société essentiellement positive et pratique telle qu'est la nôtre. Quant au poète... à quoi bon ? Admirable synthèse !

Quoi qu'il en soit, et pendant qu'on veut bien me le permettre encore, je me hasarde à publier des vers.

Voici donc, bénévole lecteur, un léger poème parisien tout d'actualité et de vérité. Moi aussi « j'ai vu les mœurs de mon temps, » comme dit certaine épigraphe.

ANGÉLIQUE

POÈME PARISIEN

Magna adulteria.
TACITE.

OUI, l'Idéal se meurt. Oui, le Réel l'emporte :
Sur ses coursiers d'airain il passe en rugissant ;
Au fond de notre cœur toute croyance est morte,
Et le pudique Amour voile un front rougissant.

Que porte l'avenir en son flanc insondable ?
Est-ce un Dieu jeune et fort, raisonnable et charmant ?
Est-ce un gnome hideux, un monstre méprisable ?
Que va-t-il donc sortir du long enfantement ?

Ah ! le travail sera douloureux et pénible,
La mère en se tordant râlera sous le fer ;
Il faut du sang versé dans cette lutte horrible :
Pour le gnome ou le Dieu le siècle aura souffert.

Sur terre il fut toujours deux races ennemies :
L'une, qui porte au front le sceau de l'Idéal,
L'autre, au vaste abdomen tout gonflé d'infamies,
D'appétits sensuels et d'amour bestial.

L'une dit : « Le savoir, le travail, la sagesse,
L'art civilisateur, c'est moi, c'est le Progrès. »
L'autre répond : « Je suis l'imposante Richesse,
Jouir est mon seul but, et que m'importe après ? »

Ainsi toutes les deux, dans leur haine implacable,
Se livrent sans repos de terribles combats.
Mais l'avenir verra, — dénouement redoutable, —

Celle qui doit régner sans partage ici-bas.



D'AUCUNS, je le crains bien, trouveront ce prologue
Trop apocalyptique et du genre ennuyeux ;
Allons, ma Muse, prends un air un peu moins rogue,
Et soyons tour à tour aimable et sérieux.

Il était à Paris, — ceci n'est pas un conte, —
Une charmante enfant belle comme le jour,
Belle comme le fut, ainsi qu'on le raconte,
La divine Psyché que séduisit l'Amour.

Elle portait le nom gracieux d'Angélique,
Elle avait de beaux yeux comme on n'en vit jamais,
Brillants et doux, empreints d'un calme évangélique ;
Les femmes lui trouvaient l'air un peu gauche, mais

C'est un charme de plus chez une jeune fille.
Sa mère avait rêvé pour elle un avenir
Splendide ; diamants, satins, tout ce qui brille,
Hôtel, chevaux, et puis un mari pour finir.

Son pied foulait déjà cette terre promise
Où sur des sables d'or un Pactole roulait.
Dans les meilleurs salons Madame était admise,
Angélique y parut, son succès fut complet.

Jeunes, vieux, laids ou beaux, les banquiers, les vicomtes,
Les officiers hardis, les sportsmen ennuyeux,
Les diplomates froids et les graves gérontes,
Vinrent papillonner autour de ses beaux yeux.

Ce fut un feu roulant d'épithètes flatteuses,
— Eve est toujours en butte aux ruses du Serpent ;
Tous assiégeaient son cœur de promesses menteuses
C'est doux d'être en amour le premier occupant.

Mais l'enfant sut garder une candeur sereine,
Devant ces corrupteurs élégants et fleuris ;
Sa mère triomphait et ne fut point en peine
De prendre dans ses lacs le phénix des maris.

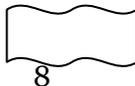
Parmi vingt prétendants, on choisit le plus riche.
C'était un loup-cervier, — section des reports, —
Rouge comme un homard, rond comme une bourriche,
Des pieds de portefaix et des mains de recors.

Amour, où sont, Amour, tes superbes cantiques !
Où sont vos longs baisers mêlés de doux aveux,
O Daphnis et Chloé ! cœurs tendres et pudiques !
Qu'êtes-vous devenus, timides amoureux,

Vous, qui devant un frais et calme paysage,
Sous la verte saulaie, au bord des clairs ruisseaux,
Le front enguirlandé d'un verdoyant feuillage,
Dansiez joyusement au son des gais pipeaux ?

Et vous, blanches beautés, qu'êtes-vous devenues ?
Juliette, Ophélie, Héloïse, fronts purs
Qu'embellirent jadis les grâces ingénues ;
Vos époux n'étaient point des personnages mûrs

Et graves, des agents de change ou des notaires,
Mais de galants seigneurs tout prêts à vous charmer,
Des rêveurs doux et fiers, des âmes peu vulgaires,
Qui croyaient à l'Amour et qui savaient aimer.



ANGÈLE est maintenant Madame la baronne,
Elle habite un hôtel dans le quartier d'Antin.
Dans les raouts et les bals, l'hiver elle rayonne ;
Elle s'épanouit à Bade, au mois de juin.

C'est la reine du jour ! Libre dans ses caprices,
Prodiguant les trésors de sa jeune beauté,
Elle boit longuement les perfides délices,
Que verse en souriant la folle vanité.

Elle n'ignore plus l'art terrible de plaire.
Sa lèvre est sensuelle, et de fauves ardeurs
S'échappent par éclairs de sa longue paupière ;
C'est le fard aujourd'hui qui lui fait des pudeurs.

Ses lourds cheveux, tordus par une main savante,
Retombent sur ses reins parfumés et polis,
Son allure est rythmique, et sa gorge éclatante
A des rougeurs d'aurore et des blancheurs de lis.

C'est le type charmant de la Parisienne,
Vive comme un oiseau, plus fine qu'un démon,
Mystique et libertine, incrédule et chrétienne,
Le jour : sainte Thérèse ! et la nuit : Marion !

Mais Angèle s'ennuie... Ah ! la terrible chose,
Que cet ennui cloué sur un front de vingt ans,
Cet ennui qui vous suit pas à pas, l'air morose,
Avec sa griffe ouverte, avec ses longues dents ;

Toujours plein de désirs, toujours insatiable,
Ce père des Néron et des Caligula,
Qui, mélangeant le sang au vin vieux de la table,

S'accompagnait du luth lorsque Rome brûla.
Oui, terrible est l'ennui sur le front d'une femme
Belle et riche, et comment, et par quoi l'apaiser ?
Ce qu'on n'achète pas dans ce Paris infâme,
C'est un timide amour, c'est un chaste baiser ;

Et c'était là parfois le seul rêve d'Angèle,
La douce vision qui troublait son sommeil,
Sous les rideaux brodés de son lit de dentelle,
Alors que pâlisait la lampe de vermeil.

Il lui prenait encor d'étranges fantaisies :
Quitter le monde, fuir aux lieux inhabités ;
Son esprit s'emplissait d'ardentes poésies,
De fauves passions et d'amours indomptés.

D'autres fois, se parant d'une grâce pudique,
En peignoir de linon, les cheveux en bandeaux,
Elle redevenait la candide Angélique,
La perle de beauté cachée au fond des eaux.

Puis, elle avait des goûts excentriques, bizarres,
Parlait chevaux pur sang, rêvait mets inconnus,
Ou macérait sa chair par des actes barbares,
Impitoyablement flagellant ses seins nus.

Il existe, dit-on, une fleur introuvable,
Qui croît dans un pays lointain et merveilleux ;
Une étonnante fleur à la voix adorable,
Le charme de l'ouïe et le charme des yeux.

Idéal ! Idéal ! c'est toi, cette fleur rare,
Qui sans cesse irritant notre éternel désir,
S'éloigne, fuit encore et toujours nous égare,
C'est toi, *la Fleur qui chante*, impossible à saisir.

Le mari d'Angélique, en homme raisonnable,
Laisait faire sa femme, et comme passe-temps
S'était accommodé d'une fille admirable,
Qui traînait sa beauté dans les cafés chantants.

A Paris, ce sont là choses fort ordinaires
De trouver des époux aussi bien assortis ;
Femmes sans jalousie et maris débonnaires
Vivent séparément, de l'accord des partis.

Plus de tendres amours, plus de douces caresses,
Près du foyer désert vient grelotter l'ennui :
Madame a des amants, Monsieur a des maîtresses,
Et tout va pour le mieux, — c'est la mode aujourd'hui.



LE beau Roger, jamais n'a trouvé de cruelles.
C'est un fier gentleman, grand dompteur de chevaux.
Amateur de brelans et coureur de ruelles,
Célèbre au champ de course et dans les villes d'eaux.

Il fut, pendant un temps, l'un des rois de la mode :
La jeunesse dorée écoutait ses leçons
Et lui faisait la cour, le sachant peu commode ;
Il avait eu des duels de toutes les façons.

Se raillant de l'amour, persiflant le courage,
Plus traître qu'un stylet et plus faux qu'un jeton,
C'était au bout du compte un vilain personnage,
Malgré tous ses grands airs de roué de bon ton.

Quelques-uns le tenaient d'origine suspecte,
Mais le disaient tout bas, n'étant point spadassins,
Bah ! quand on a de l'or et la mise correcte,
Peut-on vous demander de meilleurs parchemins ?

Le vicomte Roger fréquentait les deux mondes,
— Le grand et le demi ; — c'est une volupté,
Lorsque l'on s'est courbé sous des amours immondes,
De traiter en vainqueur quelque altière beauté.

Ce fut un soir de bal, au son de la musique,
Que notre séducteur attaqua savamment
L'imprenable vertu de la fière Angélique,
Qui soutint cet assaut sans faiblir un moment.

Mais quel cœur féminin est-il toujours de glace ?
Quel, de tous les combats, sort-il donc triomphant ?
Roger, c'est tour à tour Werther et Lovelace !
Angèle est sans amour, Angèle est sans enfant.

Toi, qui n'as pas senti les douces allégresses
De la maternité s'éveillant dans ton sein ;
Toi, qui ne connais point les naïves caresses
Et le babil joyeux d'un rose chérubin ;

Toi, qui n'as pour lien qu'un lourd devoir stérile,
Quelle petite voix rieuse chassera
De la Tentation le cauchemar fébrile ?
Qui te protégera ? qui te consolera ?

L'Enfant, c'est la gaîté, l'Enfant, c'est le courage,
C'est le fruit attendu des floraisons d'avril,
C'est le ressouvenir des chansons du jeune âge,
Et c'est le bouclier au moment du péril...

« La victoire est gagnée ! Angélique est vaincue ! »
Ce bruit se répandit bientôt dans tout Paris.
Au club on en glosa : « Hé quoi ! déjà battue !
« Sans nous donner le temps d'établir les paris ! »

Dans les brillants salons on raila le bon sire
(Je parle du mari) ; perfides jusqu'au bout,
Les femmes le plaignaient, disant : « C'est mal d'en rire. »
Bref, ces grands déshonneurs furent d'un haut ragoût.

Tandis que la gentry, friande de scandales,
Se racontait ainsi l'événement du jour,
Loin des amis jaloux et des beautés rivales,
Nos amants se juraient un éternel amour.



LA petite maison se cache sous les branches.
C'est un nid d'amoureux, frais, coquet, parfumé ;
Sur ses murs le jasmin grimpe avec les pervenches
Et les liserons blancs, quand vient le mois de mai.

Dès l'aube, en souriant le soleil la salue,
Et les oiseaux jaseurs nichés dans les buissons,
De l'astre aux rayons d'or annoncent la venue,
Par des trémoussements d'ailes et des chansons.

Point d'usine bruyante ici, point d'industries ;
A l'entour tout est calme, et l'œil peut contempler
Un horizon sans fin de campagnes fleuries,
Que des troupeaux errants parfois viennent peupler.

Au dedans la maison est une bonbonnière
En style Pompadour ; les décors de Boucher
N'ont point encor perdu leur grâce printanière,
Un temple de l'Amour sert de chambre à coucher.

Séjour voluptueux digne de Cythérée,
A grands frais décoré selon le goût du temps,
Sous Louis Quinze il fut la nouvelle Caprée
Où vinrent s'ébaudir caillettes et traitants.

C'est là, dans cet Eden sensuel et mystique,
Qu'Angélique et Roger, sous les lilas en fleurs,
De l'âme et de la chair entonnant le cantique,
Cachent à tous les yeux de fougueuses ardeurs.

Rivale de l'Amour, déesse sans mamelles,
Compagne de la Mort, féroce Volupté,
D'autres ont pu vanter tes ivresses charnelles,
Où le mépris se mêle à la satiété.

D'autres ont célébré sur un rythme cynique,
Les plaisirs énervants, les stériles baisers,
D'autres ont adoré la Vénus impudique,
Et ses transports ardents toujours inapaisés.

Moi, je voudrais flétrir tes débauches infâmes,
Qui n'offrent de l'amour qu'une contrefaçon,
Et dont les jeux lascifs ne valent pas, ô femmes !
Le bon, le frais baiser d'un honnête garçon.

Je voudrais... Il vaut mieux achever mon histoire;
A tort je m'échauffais la bile, j'en conviens,
Notre France a des goûts Régence et Directoire,
Et nous aimons toujours les aimables vauriens.



DANS ce Paris charmant où l'esprit se façonne,
Le terrible Othello ne vient plus, l'air marri,
Sur un simple soupçon étouffer Desdémone :
C'est l'amant qui se fait le vengeur du mari.

Roger fut bientôt las de vivre loin d'un monde
Changeant dans ses amours, bruyant dans sa gaîté,
De ce monde attirant où le plaisir abonde ;
Ses serments éternels durèrent un été.

L'indifférence tue aussi bien que la haine :
Angèle se sentit, par ce lâche abandon,
Mortellement frappée, et la belle hautaine,
Pleura sur ses malheurs les larmes de Didon.

Elle souffrit vraiment, la pauvre humiliée,
L'amour pardonne tout, tout, hormis les mépris :
Roger à ses plaisirs l'avait sacrifiée ;
Il en riait, peut-être, auprès de ses amis.

Peut-être, dans les bras d'une indigne rivale,
Cet homme, qui flattait autrefois son orgueil,
Prodiguait-il déjà sa tendresse banale...
Ah ! mieux valait l'oubli ténébreux du cercueil !

L'oubli vint, sans la mort, car nos Parisiennes
Se gardent de pousser si loin les dévouements,
Un rayon de soleil filtrant sous les persiennes
Chasse les diables bleus et les noirs dénouements.

Angèle reparut au bois cent fois plus belle
Qu'on ne la vit jamais, et ses adorateurs
Se flattant en secret de la voir moins cruelle,
A son char triomphal enchaînèrent leurs cœurs.

Or, elle rebondit si haut après sa chute,
Qu'elle en eut le vertige et se prit à songer ;
Mais le mauvais esprit l'emporta dans la lutte,
En lui soufflant ces mots : « Où donc est le danger ?

« Quand le cœur n'aime plus, la femme est toujours forte,
« Reculer maintenant, ce serait t'avouer
« Coupable, et ta vengeance est-elle déjà morte ?
« Allons, tu dois forcer le monde à te louer

« Comme à te craindre, il faut que chacune jalouse
« Ton luxe et tes succès, il faut épouvanter
« Du pouvoir de tes yeux et l'amante et l'épouse ;
« Il faut qu'il puisse encor, l'ingrat, te regretter. »



EN plein Paris, dès lors, la superbe baronne
Étale sans pudeur ses charmes insolents,
On la hait, on la craint, elle effraie, elle étonne,
Les plus audacieux près d'elle sont tremblants.

Portant monocle d'or, éperons et cravache,
Excentrique, en un mot, de la nuque au talon,
Elle fait à Longchamp, avec l'air d'un bravache,
Écumer et bondir un fougueux étalon.

Et le monde applaudit à ces excès d'audace.
Roger même, dit-on, sur un propos léger,
Vient de se battre avec celui qui le remplace
Dans le boudoir d'Angèle, à l'heure du berger.

Mais il n'est pas d'azur qu'un voile n'obscurisse,
Pas d'océan qui garde un flot toujours uni,
Pas de mont orgueilleux qui n'ait son précipice,
Et pas d'heur qui ne soit par un malheur puni.

La tempête se forme, elle gronde, elle éclate :
C'est le mari qui vient, inattendu rival,
Sur sa part de butin poser sa lourde patte,
Et dire arrogamment : « Voici mon bien légal. »

Angèle de nouveau lui semble appétissante,
Et le vieux débauché sent croître dans son cœur
Quelques regains d'amour; puis, raison très puissante,
Tout cet or gaspillé lui donne de l'humeur.

Lorsqu'une femme veut, en devançant la mode,
Rivaliser avec des filles de portier,
Quoi que vous en disiez, un mari c'est commode,
Pour payer la modiste avec le couturier,

Et voilà tout! Après il serait malhonnête
Qu'il osât réclamer une faveur, ah ! fi !
Comme superbement en redressant la tête,
On vous l'écraserait d'un regard de défi.

Mais notre vieux baron avait une âme atroce,
Sous des dehors bénins. Il faisait le gros dos,
Le traître loup-cervier, mais sa griffe féroce,
Dès qu'elle se montrait, déchirait jusqu'aux os.

Cet homme positif vint donc trouver sa femme,
Et lui tint ce propos, en style de boursier :
— « Vous avez dépensé trois millions, Madame,
« C'est dix fois votre dot, et je suis le caissier

« Sans être le mari...-« Monsieur !...»-«Point de réplique,
« Choisissez sur-le-champ entre le monde et moi... »
— « Mon choix est déjà fait, repartit Angélique,
« Baron, vous savez trop tout ce que je vous dois. »



QUATRE ans sont écoulés ; Angèle est séparée
De son mari, — quatre ans! c'est une éternité,
A Paris, et déjà l'idole dédorée
Vend les derniers lambeaux de sa divinité.

Détournez-vous, mes yeux, des pâles Messalines
Que l'adultère lègue aux prostitutions.
Il est au cœur humain d'effrayantes sentines...
Gardons-nous de toucher à ces infections.

Je ne veux point tenter de trop vives peintures.
Si Juvénal l'osa, c'est que ses vieux Romains,
Naïfs dans leur cynisme et francs dans leurs luxures,
Étaient moins pudibonds que nos contemporains.

Ne scandalisons pas ce Paris hypocrite,
Qui court d'un pas léger du spectacle au sermon,
Qui, l'œil libidineux et la mine contrite,
S'enveloppe de *cant* et de qu'en dira-t-on;

Ce beau Paris fardé, blasé, parlant morale,
Prude dans ses propos, infâme dans ses goûts,
Redoutant le péché bien moins que le scandale,
Qui veut paraître pur jusque dans ses égouts...

—«Mais que devint Roger?... »-Je ne veux point le taire :
Reconnu pour escroc, hué, chassé, flétri.
Ce noble sans aveu s'enfuit en Angleterre.
Les rieurs cette fois furent pour le mari ;

Car dès qu'il eut jeté son épouse à la porte,
L'héroïque baron mit un crêpe au chapeau,
Et dit à ses amis : « Messieurs, ma femme est morte. »
Or, généralement, le mot fut trouvé beau.



« *De fidèles témoins m'ayant conté la chose,*
*Clio...*⁴ —Vous sommeillez ? — Je sais ce que je dis ;
Malgré moi je songeais à la métamorphose,
Que le bon fablier nous raconta jadis :

« *Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne,*
« On les va voir encor' afin de mériter
«Les douceurs qu'en hymen...»-Ah! mon vieux La Fontaine,
Ce sont là les douceurs qu'on ne sait plus goûter,

⁴ La Fontaine

Brave homme, dira-t-on, vous êtes ridicule...
Philémon et Baucis ! une telle union
Pourra charmer ces gens à modeste pécule,
Qui visent à gagner le grand prix Monthyon:

Mais nous assimiler à cette sottise espèce,
Nous, les cerveaux hâtifs d'un siècle vraiment fort,
Nous, les fils de Balzac, votre triste sagesse
Était bonne du temps de Jupiter Stator !

— Ainsi répondras-tu, société légère,
Sans souci du cancer qui te ronge les flancs.
Mais chaque jour verra s'agrandir ton ulcère,
C'est la mort que tu vas léguer à tes enfants.

Il se prépare encor de grandes funérailles !
Et ces mondes brillants d'audace couronnés.
Comme de Jéricho les superbes murailles,
Tomberont tout à coup, car ils sont condamnés.

Il faut qu'un sang plus frais vienne gonfler nos veines ;
Il nous faut d'autres reins, il nous faut d'autres bras,
Il faut purifier les cœurs et les haleines,
Et relever les fronts qui se courbent trop bas.

Il faut qu'un vent d'en haut chasse les lourds miasmes
Qui rendent pestilent l'air que nous respirons ;
Il nous faut des vertus et des enthousiasmes,
Par là nous serons forts, par là nous grandirons.

Tu ne crois plus au vrai, tu ne crois plus au juste,
Vieille société faite de boue et d'or,
Tu cherches des plaisirs sur ton lit de Procuste,
Ah ! le fumier de Job est préférable encor !

O sainte pauvreté, mère des grandes œuvres,
Épouse du Devoir, compagne des Vertus,
Toi qui mets un reflet au nom de ces manœuvres
Qui passent parmi nous haïs et méconnus !

Pauvreté qu'honoraient les vieilles Républiques,
Pauvreté des savants, pauvreté des guerriers,
Je baise avec respect tes haillons héroïques :
Les hommes étaient fiers sous tes habits grossiers !

Notre drap est plus fin, moins rude est notre écorce,
C'est un progrès, dit-on, je ne conteste pas.
La gaine ne fait point d'une lame la force,
Il est encor des cœurs trempés comme un damas.

Mais ne voulez-vous pas que l'âme s'épouvante,
De voir tant de faquins repus et corrompus,
De raffinés experts en volupté savante,
Se rire insolemment de toutes les vertus!

Ils ne craignent donc pas qu'une main vengeresse,
Lasse de caresser ces cyniques héros,
Dans un jour de justice et de sanglante ivresse,
Ne vienne rudement les fouailler jusqu'aux os.

Alors, peut-être alors, battus de la tourmente,
Déchirant leur poitrine et se frappant le front,
Semblables aux damnés de la cité dolente,
Sur les bords de l'abîme ils se repentiront.

Silhouettes provinciales

Femmes, journalistes, poètes

(1861)

A mon ami A. Lambert

Rassure-toi, brave lecteur, je n'écris point une préface. La préface ne convient qu'aux livres sérieux, de même qu'une cravate blanche ne sied bien qu'aux graves personnages. Je n'ai pas la prétention d'avoir fait un livre et je ne mets jamais de cravate blanche.

Je débite ici mon boniment, ainsi qu'une queue-rouge avant la parade, ou pour parler plus honnêtement, mon avant-propos.

J'ai dit : Puisqu'on a fait des silhouettes parisiennes, pourquoi ne tracerait-on pas les silhouettes provinciales aussi curieuses et moins connues ; alors, semblable à ceux qui, voyageant en pays lointains, dépeignent, décrivent les mœurs et le pelage des animaux singuliers qu'ils rencontrent, j'ai découpé au fond de la province quelques silhouettes de ces bipèdes sans plumes, qu'on appelle provinciaux.

Il se peut qu'aucuns trouvent ce très-petit volume futile, inutile, frivole et léger au pourchas, mais n'en déplaise à ces esprits doctes ou positif, cet écrit compte précisément sur cette frivolité, cette inutilité, pour trouver un mince filon de succès, aujourd'hui que tant de brochures politiques, ennuyeuses, fâcheuses, hargneuses, ténébreuses sont venues s'abattre sur notre belle France.

Camille Delthil

Les femmes de province

La grâce et l'esprit ont créé la parisienne, c'est assez faire connaître ce qui manque à la femme de province. – La femme sans grâce, c'est un papillon sans ailes ; la femme sans esprit, une fleur sans parfum. Je ne veux pas insinuer cependant que ces deux qualités fassent complètement défaut à la provinciale ; mais vivant dans un milieu restreint, elle ne peut les développer ou mieux les régler dans leur développement ; alors elles restent dans un état latent ou poussent avec exagération.

La femme de province qui veut prendre le genre parisien réussit rarement. – C'est un trompe-l'œil, une charge, Brasseur parodiant Lafferrière (j'admets quelques exceptions par galanterie). – La parisienne que l'on transplante en province perd peu à peu les charmes de sa personne, de son esprit, elle languit, dépérit comme l'oiseau en cage l'arbuste en serre.

Il ya trois catégories de femmes en province :

La grande dame,

La bourgeoise,

La grisette.

La Grande dame

comme les anciens monarques Egyptiens, reste cachée aux regards d'un profane vulgaire, elle craindrait de compromettre sa dignité ou de perdre son prestige en se mettant côte à côte d'une petite bourgeoise ; - dans de rares occasions seulement elle apparaît dans la pompe de ses triples volants, de ses carrosses, de ses laquais, qu'elle a soin d'appeler bien haut ses gens. La grande dame reste continuellement séquestrée dans son vaste hôtel entre cour et jardin, fait de la mauvaise musique et reçoit la visite de quelques bonnes amies médisantes qui lui apportent les petits bruits de la ville ; - à la brune on la voit parfois se promener clandestinement avec son mari.

La grande dame est vertueuse comme madame de Morsauf ou passionnée comme Mme de la Beaudraye ; cette dernière a le privilège de l'esprit - du méchant, - barbouille ses doigts avec de l'encre, protège les jeunes gens et possède un mari myope ; - elle traîne presque toujours à sa suite une foule d'apprentis adorateurs qui gloussent autour de ses jupons comme des poulets en épinette, et quelques ex-beaux déplumés qui font ses petites commissions. - Parfois la grande dame, voulant rompre l'ennui qui naquit un jour de l'uniformité, mène la vie de château, monte à cheval et suit les chasses ; mais alors elle est mise hors la loi d'un commun et tacite accord. Remarque : la grande dame de province a la prétention d'être toujours bien gantée.

La vieille grande dame s'appelle douairière, c'est une espèce qui se perd. La douairière conserve un carlin - le

dernier – parle toujours du bon vieux temps et s’obstine à ne pas reconnaître les bienfaits de la révolution de 93.

La bourgeoise

Il y a la grande et la petite espèce.

La grande bourgeoise tient salon, donne des soirées, bref, elle est à la grande dame de province ce que celle-ci est à la parisienne, un diminutif.

La petite espèce est plus nombreuse.

Il y a deux sortes de petites bourgeoises : celle qui s’occupe tout bonnement de faire des bas et des enfants, qui babille sur le pas de sa porte, dirige le ménage et fait consister tout son plaisir à faire un tour de promenade le dimanche avec son mari pour étrenner une robe neuve. Voilà la bonne.

Puis la bourgeoise qui vit de vanités, gronde les enfants, boude son époux, et qui, rêvant colifichets, fanfreluches, coquetant, caquetant, perd son temps et fait perdre la tête au mari qui la fuit et retourne à ses habitudes de garçon.

Voilà la pernicieuse.

La bourgeoise fait la loi en province, elle est dans son élément, cette vie lui va ; - généralement, elle reste fidèle à son mari, mais dès qu’elle s’écarte de ses devoirs les langues frétilent, les yeux lancent des éclairs de malignité ; elle est lardée d’épigrammes, déchirée, mise en pièces. Sa maison est de verre et tous ses mouvements sont épiés. – Aussi le mari doit-il dormir sur ses deux oreilles, les voisins montent la garde. – La bourgeoise est friande de fêtes, de spectacles ; on la voit partout, toujours mise proprement, parfois coquettement, avec son mari au bras droit et ses enfants au bras gauche, -

somme toute, c'est une femme de bon sens. Le clan des petites bourgeoises fournit les vieilles filles.

Au fond d'une cour humide et moussue, dans une antique maison aux murs grisâtres, aux contrevents vermoulus aux lourdes portes roulants, silencieusement sur leurs gonds, - vit solitaire comme une corneille – la vieille fille. – Grande, sèche, parcheminée, momifiée, elle est toujours vêtus de noir, portant ainsi le deuil de sa jeunesse et de sa beauté. – La vieille fille déteste la société, aime les cancons et se venge à coups de langue de l'isolement qui se fait autour d'elle.

Elle possède le don d'élever, d'aimer, de soigner les animaux. – Sa ménagerie domestique se compose de chiens, de chats, de poules, de serins ; Spurzeim aurait palpé sur son crâne la bosse de *l'amour des bêtes*.

Les vieilles filles fréquentent assidûment les églises, suivent les processions et donnent tous leurs biens aux couvents ; elles sont quinteuses, hargneuses, acariâtres.

C'est malin comme un jeune singe, méchant comme un vieux chat.

La grisette

est fraîche, gentille, agaçante, proprette, vêtue simplement de popeline ou d'organdi.

Elle porte des bottines éculées et des petits bonnets de linge. Le dimanche seulement elle met trois couches de pommade sur ses cheveux, arbore sa grande tenue, ses longs rubans, ses fausses dentelles. Plusieurs prétendent que la grisette de province est bête. A quoi bon l'esprit quand on a de jolis yeux. La grisette a juste assez d'esprit qu'il lui en faut pour ne jamais le perdre.

Travaillant pendant sept jours, elle danse le huitième.

En province on trouve encore quelques Mimi Pinson, qui grandissent derrière les vitrines d'un modeste magasin, comme des fleurs rares sous cloche.

Mais hélas ! généralement la grisette a le cœur faible et l'estomac tendre à la tentation.

(Ouvrons ici une parenthèse pour dire deux mots sur l'amant de la grisette).

Ce charançon des cœurs danse bien, a la jambe belle, des jolies dents, dit des fadeurs et des fadaïses ; parfois il fascine la grisette en lui montrant la lanterne magique de l'hyménée ; d'autrefois il la séduit frauduleusement avec un billet de mille *fracs*, ou un louis en carton doré, ce qui prouve à la pauvrete que tout ce qui brille n'est pas or. Le séducteur de grisette est doué d'une patience diabolique : il tend ses embûches, dresse ses pièges avec une ténacité de créancier.

Il a la douceur, la patience, la persévérance du castor le plus persévérant de tous les animaux.

Si le séducteur se trouve face à face d'une rude vertu, il fait alors sauter le bouchon du champagne et s'écrie bientôt avec un petit ton de César : j'ai bu, j'ai vaincu.

Les Latulipe et les Dumanet, grâce à leurs longues moustaches et à leurs grands sabres, exercent aussi une forte pression sur le cœur de la grisette qui a toujours une secrète vocation pour le service militaire.

La grisette qui *tombe* se range immédiatement dans la catégorie de *la femme à un tel*.

La femme à un tel est facile à reconnaître, grâce à ses robes à queues exagérées, à ses rubans multicolores, à ses flafas. Douée d'un goût dépravé, elle aime les verroteries et le clinquant, c'est une femme sauvage, mais sous ce rapport seulement.

Elle appelle cela avoir du *chic*.

La femme à un tel ruine parfois son amant, mais ne lui est jamais fidèle. – Souvent elle se marie, mais ne reproduit pas.

La grisette devenue femme à un tel dédaigne les Latulipe et les Dumanet au profit de Georges Brown.

Ses amis, qui parlent mal le français, prétendent que c'est là son goût *tunique*.

Elle hante le théâtre et les cabotines, ambitieuse qu'elle est de savoir jouer la comédie ; mais les longues tirades de M. Bouchardy ont toujours fait le désespoir de sa mémoire malheureuse.

La grisette qui ne devient pas *femme à un tel*, devient femme à tout le monde. Je crois qu'il est inutile de nous occuper de celle-ci qui est élevée dans la crainte de l'Hôtel-Dieu et du sergent de ville.

Les journalistes de province

Le *Caméléon*, journal politique, littéraire et d'annonce, de la bonne ville de Prud'homie (chef-lieu du 90^e département), est une grande feuille de papier noircie que l'on sert quotidiennement à quatre mille abonnés, en guise de pâture intellectuelle.

Utilité du *Caméléon* :

1° Il est utile aux hommes sérieux qui le regardent comme un baromètre marquant le degré de température politique ;

2° Aux épiciers qui en confectionnent de grands cornets pour envelopper le sucre et la cannelle ;

3° Aux savetiers qui en fabriquent d'énormes carreaux pour se préserver des indiscretions du vent de bise ;

4° Aux ménagères qui en recouvrent leurs pots de confiture ;

5° Enfin à ces gens prévoyants ou pressés qui ont la bonne habitude d'avoir toujours du papier dans leurs poches.

Quels sont les principaux éléments de ce journal ? Il y en a quatre ; l'univers n'est pas mieux régi.

Il y a le directeur, le rédacteur, le chroniqueur et les abonnés.

Le directeur.

Le directeur signe tous les articles qu'il ne fait pas et paie son esprit comptant. – Ce gros homme, rond comme un sac d'écus, fait du journalisme de même que son voisin fait de l'épicerie. Comme il a fait ses classes et qu'il possède au fond de sa petite cervelle un grain d'ambition, il a pensé un beau jour que ce titre de directeur-général d'un grand journal, pouvait le mener à tout, même à la députation. Souple, intrépide, adroit, possédant assez de mémoire pour retenir les quatre règles et assez d'imagination pour savoir mettre de l'orthographe, nul mieux que lui ne sait aplanir les difficultés qui hérissent cette « voie rocailleuse et escarpée du journalisme », pour me servir d'une de ses belles expressions.

Bien vu partout, fêté, choyé de la haute bourgeoisie, fier de soi-même, fier de ses quatre mille abonnés, fier surtout de diriger l'opinion publique, il se montre rarement de peur de compromettre sa dignité.

Sa vanité consiste à prédire les événements, mais le plus souvent il ne donne son mot que lorsque l'évènement est arrivé.

Ce qui fait dire à son rédacteur en chef : c'est l'homme de *l'avènement*.

Le rédacteur

Le rédacteur du *Caméléon* est la bête de somme du journal, ses appointements sont maigres comme ses joues, à peine gagne-t-il son cigare quotidien ; - du reste

son habit est soigneusement brossé et son tromblon retapé s'efforce de ne pas faire trop de honte à ce vieux camarade.

Articles politiques, littéraires, chroniques, faits divers, telle est la ration journalière de ce pauvre grabeleur de mots. Obligé depuis de longues années de bluter, de ressasser les idées dans tous les blutoirs de la politique, ses idées sont devenues râpées et pelées comme ses habits.

Le rédacteur est toujours Chauvin, parfois, aussi, il est chauve, et ce crâne, jauni, uni, luisant, se dresse comme un rocher battu par toutes les tempêtes de l'adversité.

Son style a parfois les profondeurs inouïes de la bêtise caverneuse de Joseph Prud'homme. – C'est ainsi qu'il lance gravement des phrases pareilles à celle-ci : « La blouse de l'ouvrier soupçonnera toujours le paletot du bourgeois. »

Ce Maître-Jacques du journalisme revêt tour-à-tour les fonctions de rédacteur politique et de rédacteur littéraire, suivant les besoins de la circonstance : aujourd'hui il prépare une tartine politique demain il brode des variations sur tous les ponts neufs artistiques et littéraires, pour satisfaire quelques abonnés exigeants qui s'arrogent le droit de protéger les belles-lettres.

Le rédacteur en chef du *Caméléon* est assez mal vu, à peine est-il reçu dans quelques salons qui ont besoin de se créer une coterie pour se venger des salons rivaux.

Les mauvaises langues vont jusqu'à prétendre qu'il a collaboré à *l'Aimable Faubourien*, journal haut en couleur, et qu'on l'a vu sur les barricades.

Il rédige aujourd'hui un journal conservateur.

Par hasard, on le rencontre le soir dans une allée solitaire, causant mystérieusement politique avec un conseiller municipal.

Au théâtre, le rédacteur en chef rattrape le terrain qu'il a perdu dans le monde ; - c'est le grand lama de la critique, tous les cabotins le tiennent en haute admiration et en contemplation véhémement.

Si le sourire d'une ingénuité ou le regard d'une soubrette, parviennent à dérouiller les ressorts de son vieux cœur, le rédacteur met des rubans roses à sa plume, tourne de banals compliments en style rococo et parle le grotesque Phébus des berges du *Tendre*.

Le rédacteur en chef du *Caméléon* a toujours la prétention d'avoir découvert une nouvelle planète dans le firmament artistique.

D'ordinaire le rédacteur est célibataire -, s'il se marie, il prend une demoiselle qui a fait une faute ou une femme veuve de trois maris, dont il a guigné la dot. Mais un beau jour, le rédacteur dégoûté de cette vie de forçat littéraire – retourne à Paris le refuge de tous ces pécheurs... à tant la ligne.

Le Chroniqueur

Le chroniqueur est un caniche qui ramasse de ci, de là, nouvelles, chroniques et faits divers ; - il a une mine affairée, inquiète et des jambes de facteur rural. – On l'a vu ici, puis là, puis là-bas ; il va, vole, revient et s'en revient encore, il a le don de l'ubiquité ; c'est lui qui rédige la chronique locale la partie essentielle du journal, - et il vous tape joliment bien çà.

Exemple :

« Un enfant de notre cité vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, c'était un homme de bien. »

Le chroniqueur est toujours sérieux, car il comprend l'importance de ses missions. – Détenteur malgré lui de toutes les nouvelles politiques, il n'en évente jamais un mot ; il est discret comme la tombe.

Les abonnés.

Il y a deux sortes d'abonnés : - ceux qui lisent le journal depuis le titre jusqu'au nom du gérant, et ceux qui ne le lisent pas du tout. Pour les premiers, c'est une besogne journalière, un moyen de tuer le temps, un digestif, une préparation à la sieste.

Pour les second, c'est une habitude ; - si on ne leur servait pas leur journal à l'heure fixe, ils se fâcheraient tout rouge ; le journal arrive, ils se gardent bien de le déplier.

Le grand journal de province a un ennemi acharné, implacable, insaisissable – qui cesse parfois de paraître, mais qui ne meurt jamais.

C'est le petit journal.

Les poètes de province

Rondeau dédié aux poètes de province

Rondeau

« Il fait des vers, dit d'un ton méprisant
Prud'homme fier de son ventre puissant.
« Rimer, ah ! quel sot métier c'est faire !
Soyez plutôt épicier ou notaire ! »
L'avis n'est pas mauvais, convenons-en.
Riche héritière autrefois convoitant,
Je demandai sa main en rougissant.
Nenni ! nenni ! s'est écrié le père,
« Il fait des vers. »
Lorsque l'on voit l'œil baissé s'en allant,
Malgré la pluie et la boue et le vent,
Comme un barbet crotté jusqu'au derrière,
Un pauvre fol à la longue crinière,
Chacun au doigt le montre en se disant :
« Il faut des vers. »

En province on appelle poètes tous ceux qui font des vers.

Ces poètes se divisent en Bilioso-Rageurs, Badins-Sanguins et Romantico-lymphatiques-ténébreux.

Le Bilioso-Rageur.

Le poète Bilioso-Rageur est le type le plus connu en province. C'est d'ordinaire un petit rentier, ancien professeur, ancien avocat qui a peu plaidé ou mal professé et qui prend le titre de poète pour se donner une certaine importance aux yeux de ses concitoyens. Cette manie de rimer lui vient d'ordinaire sur le tard à cet âge où l'amour de la poésie et la poésie de l'amour sont deux passions funestes. Alors, pour rattraper le temps perdu, il rimaille nuit et jour ; souvent il finit par acquérir une grande célébrité dans le petit cercle des petits esprits, dans lequel il gravite... La réputation du poète Bilioso-Rageur ne dépasse jamais la barrière de l'octroi ; mais si sa gloire est restreinte, elle n'en est pas moins éclatante.

Dans cette ville de province où l'on ignore qu'il y ait eu un grand poète du nom de Musset, les bons bourgeois se passent de bouche en bouche les quatrains malins de leurs poètes... - Certaines de ses épigrammes vivent des générations.

Le Bilioso-Rageur fréquente les clubs et les cafés, se colle à vous comme le mollusque au rocher, récite ses vers à ceux qui ne l'écoutent pas, aux sourds qui ne l'entendent pas, aux garçons de café, à sa femme, à ses marmots, à sa servante, à son chien, à tout et à tous.

Rimer, c'est sa besogne journalière, ses seules occupations sérieuses – on dirait qu'un Dieu vengeur lui a jeté ce mot fatal : rime, comme il cria au Juif-Errant : marche, marche – c'est un malheureux condamné aux travaux forcés de la prosodie et du dictionnaire de Richelet.

J'ai connu un de ces rimeurs enragés, qui mérite une cage à part dans la ménagerie des poètes de province, tant son originalité fut grande : - il s'enfermait dans une chambre obscure, passait là des journées entières, se refusant le boire et le manger, - sa femme ne pouvait franchir le seuil de cette caverne de pythonisse – Il accoucha d'un effroyable poème en vingt-quatre chants, œuvre de ténèbres enfantée dans les ténèbres et qui n'a jamais vu le jour. – Petit, sec, la lèvre mince, le nez crochu ; il portait des besicles d'or sur le nez, et une canne à pomme d'or sous le bras.

Sa grande prétention était de ressembler à M. de Voltaire, dont il pastichait, parodiait et pillait la poésie – il l'appelait Arouet tout court, d'un petit air de familiarité, - il prisait beaucoup et prenait du café trois fois pas jour pour faire éclore l'inspiration : - j'ai les petits défauts des grands hommes – disait-il.

Peu à peu, cette manie de rimer le rendit féroce, - il intenta un procès à son ami intime, pour avoir le plaisir de plaider en vers ; mais hélas ! il perdit du même coup son procès et sa réputation de poète. – Le président, homme d'infiniment d'esprit, le tua d'un mot cruel.

Au beau milieu de sa défense, comme notre poète interloqué et ayant perdu le fil de sa tirade, demandait humblement :

Où en étais-je, monsieur le président ?

Celui-ci répondit : Vous en étiez à l'avoine, faisant allusion au mot sur lequel le poète s'était arrêté.

Il se vengea, en faisant sur ce magistrat, partisan fougueux de légitimité et qui ressemblait à M. le prince de Conti, vu de dos, une méchante pièce de vers qui se terminait par ces deux vers méchants :

.....

Tu n'aimes pas l'égalité,
Cela se voit à tes épaules.

Mais c'en était fait de sa gloire – il n'était plus que ridicule.

Je me souviens d'une longue tragédie, intitulée : *Attila, roi des Huns*, qu'il fit jouer sur un petit théâtre départemental, où elle obtint un grand succès de fou rire. Au premier acte, Attila, roi des Huns, récite un monologue de deux cents vers après quoi, son confident répond par ce vers terrible :

« Votre discours me plaît, veuillez me le redire. »

N.B. Le poète remplissait lui-même le rôle d'Attila, roi des Huns – avec ses lunettes d'or sur le nez.

Il mourut, en laissant un testament en vers, dans lequel son fils cadet fut très-mal partagé, vu que son nom ne prêtait pas à la rime.

Il mourut et que n'a-t-on gravé sur sa tombe, ces mots :

CI-GIT
UN POËTE PERVERS
IL FUT
EN PROIE AUX VERS
DES VERS IL EST
LA PROIE.

Le Badin-Sanguin

Poète favori des salons, le *Badin-Sanguin* est de l'école des Bernis, des Boufflers, des Bertin, le bouquet à Chloris, le quatrain musqué et vert-galant, voilà sa spécialité ; mais il ne dédaigne pas la chansonnette et fabrique des cantates à l'occasion des réjouissances publiques, pour se donner un petit cachet de patriotisme et gagner quelques voix aux élections des conseillers d'arrondissement.

Le *Badin-Sanguin* ne s'adresse qu'aux balles, n'a de rimes que pour les Philis, les Chloé, les Amaryllis, pour lui, toutes les jeunes filles, sont des jeunes nymphes, toutes les femmes des charmantes déesses. Il possède sa mythologie par cœur. – Les poètes modernes lui paraissent barbares. – Les femmes le comprennent, l'applaudissent, le protègent et disent de lui ; c'est un aimable original. – Il fait sa cour à la manière des Tircis, de M. de Florian, en susurrant mielleusement de fades compliments au sexe faible, qui se laisse toujours prendre à sa glu poétique.

Le *Badin-Sanguin* coule d'agréables jours en province, soit qu'il occupe une position avantageuse dans la société soit qu'il vive de ses beaux revenus.

Quoique le mari d'une femme jalouse, il n'est pas rare de voir ce poète volage aussi léger que ses poésies, se lier morganatiquement avec le bas-bleu célèbre de la localité.

Le Romantico-ténébreux.

Ce poète, âgé de cinq lustres, est blond, chevelu, pâle et nuageux comme une élégie Lamartinienne. – La bouche toujours pleine des grands noms de Shakespeare, Schiller, Hugo ; il étale à tout propos et hors de propos ses opinions sur l'art, et méprise souverainement les gens qui n'entrent pas carrément dans ses idées neuves, larges et profondes. – Il fait de l'esthétique, le soir au café, entre quatre bourgeois, buveurs de bière, qui lui proposent un bésigue double, qu'il joue fort mal et qu'il perd toujours. – Gonflé de vanité, il pose pour le grand homme, auprès de quelques niais qui ne savent pas lire mais que se chargent de le porter sur leurs épaules jusqu'à l'immortalité.

Le poète *Romantico-ténébreux* mange comme quatre, mais se garde bien d'avouer ce vilain défaut. Il se dit maladif ou las de vivre, invective la société et comme certain Jocrisse de comédie, passa sa vie à se brûler la cervelle.

Les critiques bénins des journaux d'arrondissement le trouvent sublime mais obscur. Les vieillards de sa localité, ceux surtout formés à la bonne école de Boileau et de Racine, l'accusent hautement de ne pas savoir son français ; mais lui sans s'inquiéter des jugements d'un stupide vulgaire, fait imprimer, éditer, relier, étaler ses poésies dans la boutique des libraires ; son imprimeur qui gagne vingt-cinq pour cent, l'encourage dans ce travers.

Apôtre fervent de la décentralisation littéraire, il a suspendu à son cou, comme un grelot sonore, ce mot vide

de sens, qu'il fait tinter avec un air d'importance aux yeux de ses concitoyens. Fondateur du *Décentralisateur*, journal militant, il a exposé dans cette feuille de chou hebdomadaire ses fortes théories sur l'art.

Il parle de régénérer la littérature affadie par les productions malsaines du réalisme, - avilie par le mercantilisme littéraire.

Recommençons l'école de 1830 !

Tel est le cri de guerre de ce don Quichotte romantique. Les provinciaux sont fiers de ce poète ; c'est une curiosité qu'ils montrent aux étrangers avec les monuments publics et les choses à voir de l'endroit. Ils disent : nous avons un tel qui fait des vers.

Le *Romantico-ténébreux* quoique d'une complexion fort amoureuse compte peu de bonnes fortunes, les femmes trouvant sa mise trop négligée, son torse trop maigre et sa poésie trop incompréhensible.

Sonnet-spécimen copié de l'album d'un poète Romantico-ténébreux.

Elle est dans son tombeau la belle ténébreuse,
Aux baisers d'Astaroth elle a livré son corps,
Elle n'entendra plus les célestes accords,
Son rire est éclatant, ce n'est pas l'amoureuse.

Son soleil est brûlant et sa terre est poudreuse
Et ce n'est qu'à minuit qu'est la danse des morts ;
Le sol trempé de pleurs s'entrouvre sans efforts,
Il y germe la fleur qu'aime la bienheureuse.

O suprême heure viens ! heure de mon réveil,
Sortant de son tombeau la belle en robe blanche

Couronnera son front d'un rayon de soleil.

Je n'avais pas connu le jour frais et vermeil,
Voici l'oiseau sacré qui doucement se penche,
Me désignant du doigt le monde sans pareil.

Le *Romantico-Ténébreux* vit très vieux devient teneur de livres, clerc de notaire ou fait une fin tragique à la façon de Pierre Gringoire, son glorieux patron.— Il se marie.